DQ
449
R4

hbl, stx
DQ 449.R4
Recueil des plus anciennes chanson
3 9153 00434153 5

DQ
449
R4

9/-

A Madame Mary F
Seward

Souvenir affectueux
de Marthe Mottu Chaponnière
4 Décembre 1897

RECUEIL

DES PLUS ANCIENNES

CHANSONS

De l'Escalade,

PRÉCÉDÉ DU

PRÉCIS HISTORIQUE

DE CET ÉVÉNEMENT.

GENÈVE,

ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE,

PRÈS LE GRAND-MÉZEL.

GENÈVE, IMPR. DE P. A. BONNANT,
Rue Verdaine, n.° 277.

PRÉCIS HISTORIQUE

DE

L'ESCALADE.

C'est un spectacle intéressant pour le philosophe sensible, que celui d'un petit peuple luttant contre de puissants adversaires avec un courage inébranlable, et obtenant enfin le succès dû à ses héroïques efforts. Genève, dénuée d'argent, n'étant défendue que par un petit nombre de citoyens, quelquefois dépeuplée par la peste, et quelquefois remplie d'étrangers dont les besoins l'épuisaient, quelquefois trahie par des âmes lâches et perfides, et quelquefois secourue par des amis intéressés qui mettaient un trop grand prix à leurs services, souvent abandonnée au moment même où le danger était le plus pressant, abusée par des promesses, oubliée dans les traités, Genève venait d'achever honorablement une longue guerre,

et avait trouvé dans les sacrifices, la constance et le patriotisme de ses habitants, des ressources qu'elle ne trouvait ni dans ses trésors épuisés, ni dans ses faibles murailles, ni dans ses incertains alliés. Cependant elle faillit perdre tout à coup le fruit de tant de travaux et de vertus. L'an 1602, une horrible trame fut secrètement ourdie par le duc de Savoie, le pape, et le roi d'Espagne. Déjà plusieurs avis étaient parvenus au Conseil de Genève; le bon Henri IV avait averti les députés genevois du danger que courait leur patrie; on avait en conséquence réparé les fortifications, redoublé les gardes et les patrouilles, pris toutes les mesures nécessaires pour repousser des attaques nocturnes. L'été s'écoula tranquillement, les craintes parurent mal fondées; on renvoya trois cents Bernois qu'on avait appelés; le pape écrivit au roi de France une lettre qui témoignait une hypocrite bienveillance pour la république. Le duc qui avait nié qu'elle fût comprise dans le traité de Vervins, parut avouer, par son général D'Albigni, qu'elle y avait été comprise: il permit l'exportation des vivres, et les troupes espagnoles, qui étaient dans le voisinage, semblaient se disposer au départ, en sorte que Genève tomba dans cette fatale sécurité que l'ennemi dé-

sirait. On avait bien écrit de Turin qu'on avait vu essayer des échelles et des machines de guerre : on voyait bien circuler des armes en Savoie ; on avait bien chargé les syndics de veiller à ce que la république ne souffrît aucun dommage ; mais Rochette, président au sénat de Chambéry, était venu lui-même à Genève, avait parlé de vivre en paix, en bonne intelligence, et ses trompeuses promesses avaient endormi les Genevois d'un sommeil qu'on voulait rendre pour eux le sommeil de la mort.

L'instant arrive, la nuit du solstice d'hiver est choisie ; des chefs audacieux sont nommés, D'Albigni est à leur tête. Des cohortes d'élite les accompagnent ; trois cents Espagnols, deux mille Italiens, mille Savoyards, neuf cents cavaliers, presque tous nobles, marchent sous la bannière de la trahison : ils sont munis de tous les instruments propres à leur fournir un facile accès, chacun d'entre eux a quelque intérêt particulier qui aiguillonne son courage. Les uns avaient à venger leurs pères morts dans les combats précédents, d'autres avaient soif du pillage ; ceux-ci étaient excités par les bienfaits de leur prince, ceux-là par leur confiance dans les traîtres qui devaient les seconder au-dedans des murs :

tous étaient fanatisés par leurs idées religieuses. Le Père Alexandre, jésuite écossais, exalte leur esprit, en leur montrant les lauriers du triomphe ou la couronne des martyrs, ils avancent environnés de ténèbres épaisses, ils arrêtent tous les paysans qu'ils rencontrent, de peur que l'alarme ne se répande; tel est néanmoins l'effroi qui accompagne le crime, que les soldats eux-mêmes sont saisis de la terreur qu'ils voudraient inspirer. L'aspect de ce territoire hospitalier dont ils violent les limites, le silence de la nuit, la teinte lugubre dont tous les objets sont revêtus, le passage d'un lièvre, le vol de quelques canards, des rangs de pieux les épouvantent, ils se croient surpris parce qu'ils se préparent à surprendre. Enfin leurs vœux sont remplis, ils arrivent au bord du fossé, le traversent sur des claies, touchent au mur qu'ils veulent escalader. Aussitôt ils dressent trois échelles artistement composées de différentes parties qui s'enchassent les unes sur les autres, ferrées par les extrémités inférieures pour être plus solides, garnies dans les extrémités supérieures de poulies entourées de drap pour être enlevées sans bruit, noircies dans toute leur longueur pour n'être pas aperçues: Sonas fut le premier qui tenta l'escalade, et dès

qu'il eut heureusement atteint le parapet, il fut suivi des siens; huit d'entre eux pénètrent d'abord dans la ville, parcourent les rues, prêtent l'oreille, n'entendent rien, ne découvrent aucun obstacle et retournent en avertir leurs compagnons. Près de deux cents hommes étaient parvenus sur le rempart; Brunaulieu voulait attendre pour agir, que l'obscurité fût un peu moins profonde, qu'un plus grand nombre de soldats fût entré, que l'armée entière fût rassemblée près de la porte. Tout semble en effet seconder son projet; il est trois heures du matin, les Genevois dorment en paix, la ville est dans le plus parfait repos: c'en est fait, sa ruine est assurée; mais un incident imprévu déconcerte les mesures des ennemis. La courtine sur laquelle ils étaient parvenus, aboutisssait d'une part à la porte Neuve, et de l'autre à la Tour de la Monnaie: une sentinelle qui veillait dans cette tour aperçut quelques mouvements dans le fossé; un soldat portant sa lanterne et son arquebuse fut envoyé à la découverte, et croyant voir des hommes armés, il demande: *Qui vive?* on ne répond point, il lâche son coup; on le poursuit, on l'atteint, et il meurt en criant: *Aux armes!* Les Savoyards alors ne délibèrent plus,

ils se partagent en quatre corps; l'un part dans le but de s'emparer de la tour; le second se dirige sur la porte Neuve, et les deux autres se placent aux avenues qui y conduisent. Les soldats de la porte étonnés par cette attaque subite, lâchent leur coup; dix s'enfuient, deux se cachent, et le dernier, nommé Isaac Mercier dit Giles, monte dans le haut du corps-de-garde, et coupe la corde qui suspendait la herse, machine énorme, composée de grosses barres de fer, et qui, en tombant sur le terrain, formait tout à coup une barrière inébranlable; elle rendit inutile les petards de Picot, qui s'était flatté d'enfoncer par ce moyen la porte et de faire entrer les troupes par le pont. Pendant qu'il se désespère de son peu de succès, les soldats qui s'étaient enfuis se répandent dans la ville en criant : *Aux armes!* Les citoyens réveillés en sursaut se précipitent sur leurs armes, sortent à demi vêtus de leurs maisons, se cherchent, se rassemblent, tendent les chaînes, sonnent les cloches, allument des flambeaux et volent où le danger les appelle. Les Savoyards qui jusqu'à ce moment n'avaient usé, pour se reconnaître entre eux, que d'un cri semblable au coassement des grenouilles, ne pouvant plus se cacher, poussèrent des cris de joie

en répétant : *Vive Espagne*, *vive Savoie*, *la ville est à nous ; tue*, *tue*, *à mort*, *à mort ;* tumultes affreux, cris infernaux, tels qu'on se représente ceux de ces cannibales, dévorant davance, dans leur horrible joie, les victimes humaines qui doivent assouvir leur barbare appétit. Déjà se font entendre les gémissements des blessés ; Canal, sénateur vénérable par son âge et ses services, tombe baigné dans son sang ; quelques citoyens parviennent enfin à se réunir et jurent de mourir ou de reprendre la porte Neuve : il s'agit de sauver leurs femmes, leurs enfants, leurs mères, la patrie, le désespoir les anime, il en fait des héros ; Picot et la plupart des siens tombent sous leurs coups, et les autres abandonnent le poste. A la Monnaie, Chaffardon s'était emparé de la tour, et les Savoyards cherchaient à pénétrer dans la ville, ils sont arrêtés un instant par deux soldats, au secours desquels arrivent quelques citoyens, puis un petard fait sauter une porte ; un valet est massacré, deux hommes placés en embuscade surprennent et tuent les citoyens qui passent ; une femme les aperçoit depuis sa fenêtre, saisit une marmite, et la lançant avec autant d'adresse que de force sur l'un d'eux,

elle lui cassa la tête, l'autre s'enfuit et l'ennemi commence à perdre l'espoir de réussir. La peur se communique avec encore plus de rapidité que le courage; la résistance qui s'accroît chez les uns intimide les autres; on s'embarrasse, on recule, on ne voit de salut que dans la fuite et on redescend les échelles avec plus de précipitation qu'on ne les a montées; un canonier voyant près de là une pièce d'artillerie, court y mettre le feu; le boulet part, rase le mur, emporte les trois échelles et détruit tout moyen de retraite. Ce coup retentit au loin, les fantassins, les cavaliers rassemblés à Plainpalais croient entendre le petard, ils s'imaginent que la porte vole en éclat, que les chaînes sont coupées, que le pont est ouvert: au son des trompettes et des tambours, les bataillons avancent; mais quelle surprise! ils ne rencontrent çà et là que des malheureux fuyards blessés au combat, ou brisés par leur chute dans le fossé; la confusion et la honte font taire alors leurs orgueilleux accents de triomphe. Cependant les plus intrépides Savoyards combattaient encore dans la ville; Sonas et Brunaulieu faisaient les plus grands efforts, ils furent enfin cernés, quelques-uns tombèrent morts et treize furent pris. C'était là le dernier ralliement

à détruire; on alluma sur le rempart des torches et de la paille, et à leur lueur on ne vit plus que des infortunés qui se traînaient dans le sang et dans la boue. D'Albigni faisait battre la retraite, le duc qui s'était approché de la ville repassa promptement les monts, et le jour vint éclairer la défaite et la dispersion de l'ennemi.

Dans les périls éminents, dans les délivrances inattendues, l'âme éprouve un mouvement secret, une impulsion soudaine qui l'élève à de grandes idées; un tressaillement surnaturel s'empare du corps; les cheveux mêmes se hérissent, et des torrents de larmes sont l'explosion du sentiment. Il ne fut sans doute aucun Genevois exempt de ces émotions, lorsque l'aurore faisant jaillir ses premiers rayons sur le champ de bataille, fit voir ces débris d'échelles, de lances, de cuirasses et de casques, ces cadavres étendus sans vie, ces preuves frappantes du danger que l'on avait couru: vieillards, pères, mères, enfants, tous viennent reconnaître la place, ils se regardent les uns les autres, ils se comptent, ils s'environnent, se pressent, s'étonnent de leur existence, se sentent profondément touchés, se félicitent, se serrent, s'embrassent, et au moment de cette sensibilité universelle arrive un homme

bien capable de la diriger vers le plus noble but, celui d'une vive gratitude pour le Maître des destinées des peuples. Un homme qui s'était distingué en France, en Suisse, et particulièrement à Genève, par ses talents et ses travaux; un homme qui avait maintenu et perfectionné les institutions du célèbre Calvin, et qui, après avoir été son collègue dans les places de pasteur et de professeur, lui avait succédé en réputation et en crédit; Théodore de Bèze, âgé de quatre-vingt-trois ans, et qui, dépourvu de l'ouïe, ne s'était point aperçu des événements de la nuit, fut amené le matin sur le lieu du combat. A cette vue, le vertueux vieillard ranime ses forces languissantes, ressent un feu nouveau, se met à la tête de son peuple, fait ouvrir les temples, monte en chaire, indique un hymne* de reconnaissance; et dans les élans de sa piété, il institue cette fête patriotique que depuis lors on a célébrée sous le nom d'Escalade.

* Cet hymne est le Psaume 124me, qui commence ainsi :

« Oh qu'Israël peut bien dire en ce jour,
Que si le Ciel pour nous n'eût pas été,
Si le Seigneur n'eût son peuple assisté,
C'en était fait sans espoir de retour,
Quand l'ennemi sur nous se fut jeté. »

Les Genevois, dans cette journée, eussent été plus heureux s'ils n'avaient eu des citoyens à pleurer. Trente furent blessés, et de leur nombre étaient Pierre Fabri, ancien syndic, et Jean Baudichon, conseiller. Dix-sept étaient morts : on leur fit une tombe près de l'église de Saint-Gervais, et un monument, où furent gravés leurs noms, attesta leur dévouement à la patrie ; nous ne craindrons pas de citer ces noms, ils méritent d'être gravés dans les cœurs.

Jean Canal, conseiller.
Louis Bandière.
Jean Vandel.
Louis Gallatin.
Pierre Gabriol.
Marc Cambiague.
Nicolas Bogueret.
Jacob Mercier.
Abraham De Baptista.
Martin Debolo.
Daniel Humbert.
Michel Monard.
Philippe Portier.
François Bousezel.
Jean Guignet.
Jacob Petit.
Girard Muzy.

Quant aux prisonniers qu'on avait faits,

ils furent pendus et décapités ; leurs têtes, ainsi que celles de cinquante-quatre ennemis qui étaient restés sur la place, furent déposées sur le mur du rempart, et on s'occupa des mesures ultérieures à prendre pour la tranquillité publique. On établit d'abord de nombreuses gardes ; on haussa les murs ; on fit de fortes palissades ; on appela cinq cents hommes du pays de Vaud ; on réclama le secours des alliés. Ce fut alors qu'on reçut du roi de France Henri IV une lettre qui manifeste si bien l'intérêt qu'il prenait à Genève, que nous en transcrirons ici quelques lignes.

« J'ai entendu avec un grand déplaisir l'entreprise faite contre votre ville par les gens du duc de Savoie, et ayant su comment vous les avez courageusement repoussés et châtiés, je vous dirai que c'est le plus grand contentement que je pus recevoir. Je vous ai promis mon assistance... Je m'en suis déclaré de bouche... Et je suis bien résolu de vous en faire encore plus de déclarations par les effets... Mon secours ne vous sera ici ni refusé ni différé... Vous me ferez un plaisir très-sensible de me donner avis de tout ce qui s'offrira et de vos résolutions. Si le duc vous assiége, je vous promets d'employer toute ma puissance, et s'il est besoin, je n'épargnerai

pas même ma personne pour vous défendre et secourir contre lui et tous ceux qui l'assisteront. Je donnerai ordre à mes officiers qui sont proche de vous, de veiller à votre conservation, comme si c'était pour celle des plus importantes places de mon royaume. »

De leur côté, Berne et Zurich firent partir des troupes, et l'on se mit en campagne; on fit des excursions dans le Chablais, dans le Faucigni, jusqu'aux portes mêmes de Chambéry, et le succès de ces premières hostilités amena quelques ouvertures de paix. Les Genevois refusèrent les conditions peu sûres. Le roi de France engagea cinq cantons neutres à s'offrir pour médiateurs; des députés s'assemblèrent à St.-Julien, et l'an 1603 fut conclu un traité par lequel on fit rentrer chaque état dans ses possessions; on rétablit la liberté du commerce, et le duc reconnut que Genève était comprise dans le traité de Vervins. Telle fut l'issue de la dernière guerre que Genève eut à soutenir.

Tranquille au dehors, elle chercha à restaurer ses finances. Neuchâtel, l'électeur Palatin, et des collectes chez les protestants en France et en Angleterre, lui fournirent quelques ressources; et en félicitant cette ville du bonheur qu'elle eut

de trouver encore des amis, on est fâché de la voir ne quitter la carrière des combats que pour entrer dans celle des disputes politiques. Immédiatement après la paix, les soupçons que le peuple avait conçus à l'égard des syndics de 1602, prirent une nouvelle force. Dominique Chabrey avait été premier syndic à cette époque, et Philibert Blondel syndic de la garde. C'était ce dernier que l'on suspectait davantage, il s'était vu obligé de se justifier deux fois dans le Grand-Conseil. Deux sentences avaient été rendues contre lui; il avait été exclu des emplois; on rassemblait une foule de petites circonstances et on en faisait un recueil de preuves. Il s'était, disait-on, enrichi en achetant la seigneurie de Campois dont le duc lui avait remis la dixième du prix; on avait trouvé une lanterne sourde marquée à son nom, dans une guérite près du lieu de l'escalade. La veille de cette terrible nuit, il avait parlé à un inconnu qu'il avait fait partir pour St.-Genis-d'Aoste près de Chambéry, et cet inconnu y était mort; enfin, un paysan nommé Boismond avait souvent apporté des lettres de D'Albigni à Blondel. Ce paysan cité par le sénat ne comparut point. Blondel l'avait effrayé par des menaces pour qu'il ne se rendît pas à l'appel;

puis changeant de projet, il le fit venir espérant de le séduire en prison, ou se promettant de l'y faire périr. Ayant vainement tenté le premier moyen, il le fit étrangler par le portier Gardet. Celui-ci interrogé avoua le crime. Blondel fut alors roué comme traître à la patrie, et le portier comme assassin. Cet événement ajoute encore à l'étonnement où l'on est de voir Genève préservée de sa ruine, au moment même où elle était trahie par l'un de ses principaux magistrats.

CHANSONS.

La première de ces chansons fut composée fort peu de temps après la tentative que le duc de Savoie fit le 12 décembre 1602, pour surprendre Genève. Elle est considérée comme le morceau le plus purement écrit en langue romance savoyarde qui nous ait été conservé. C'est un monument précieux de ce dialecte, qu'il aurait été fâcheux de laisser perdre. Les deux suivantes, écrites dans le même langage, sont fort postérieures pour la date, fort inférieures pour le mérite. L'une d'elles cependant, composée par un Savoyard, pour rappeler les deux peuples à la bienveillance l'un envers l'autre, n'est pas dépourvue de sensibilité et d'une certaine grâce. Les chansons en langue française qui ont été mises à la suite, ne peuvent être considérées que comme un monument historique. Quoiqu'on ait cherché dans toutes à rétablir l'ancien texte, on s'aperçoit

aisément qu'il a été gâté dans quelques endroits par des corrections subséquentes. Ce petit recueil peut devenir précieux non-seulement aux Genevois, et à ceux qui s'occupent de l'histoire de cette république, mais encore aux philologues, qui y verront combien la langue romance a de rapports avec le portugais, l'espagnol, le provençal et l'italien, ou plutôt combien sont rapprochés tous les dialectes de la langue unique du midi de l'Europe.

CHANSONS

DE

L'ESCALADE.

CE QU'È LAINO.

Ce qu'è laino, le Maîtrè dé bataillé
Que se moqué et se ri dé canaillé,
A bein fai vi pe on Desando nay
Qu'il étivé Patron dé Genevois.

Y sont vegnu le doze de Dessambro
Per onna nay asse naire que d'ancro,
Y étivé l'an mille si san et dou,
Qu'y veniron parla on pou troi toû.

Pé onna nay qu'étivé la pé nairé,
Y veniron, y n'étai pa pé bairé;
Y étivé pé pilli noutre maison,
Et no tüa sans aucuna rayson.

Petis et grans ossisen sevegnancé,
Pé on matin d'onna bella Demanzé
Et pé on zeur qui fassivé bein frai,
Sans le bon Dy nos étivon tos pray.

On vo dera qu'étai celeu canaillé?
Lou Savoyar contré noutre mouraillé,

Trai étiellé on dressie et planta,
Et par iqué dou san y sont monta.

Etant entra vegniron u Courdegarda,
Yò y firon onna ruda montada,
Il avivon tenaillé et marté
Qu'étivon fay avoy du boun acier.

Pay arrassi lou clious et lé saraillés,
To lou verreu et tota la feraillé,
Qu'y rencontrave en de pary endray,
Et qu'y boutavon pé n'étré pas surpray.

On établio qu'il avivon forcia,
Et d'on petar qu'ils avivon teria;
Y coudavon déza étre à scevau,
Y ne furon pas assé monta yau.

Son Altessa dessus Peinssa étivé,
Yon d'entre leu s'encoru pé li diré
Que le petar avai fai son éfour,
Qu'on alavé far' entra to le grou.

Il avivon de lé lanterné cheurdé;
Y contrefassion celé grousse grenollié,
Y étivé pé alla et pé vegni,
Sans que jamais nion lou pu décrevi.

Pico vegnai avoy grande hardiessé,
Pé fare vi qu'il avai de l'adressé,
Y volivé la pourta petarda,
Yet iqué yò y fut bein attrapa.

Y volive fare de tala sourta,
Qu'are volu tot' éfondra la pourta,
Et l'aré mé pé brelodé et bocon,
Poi far alla tot drai dessu le pon.

Lou pon-levi y lou arion bassia,
Arion outa to ce qu'ar' ampassia,
Pé far entra l'escadron de Savoi,
Vo lou verri bein tout en désarroi.

Car on seudar qu'aperçû tot souzicé,
To bellaman bouta bas la coulisse,
Poi va cria qui se faillai arma,
Yo attraman no sarion to tüa.

Y fu hassia queme de lès harbetté,
Poi enfela queme dès alüetté,
Y fu creva queme on fier crapio,
Et poi saplia queme dès attrio.

Drai u clossi on va sena l'allarma,
En mémo tems on cria: É arme! é arme!
De to andrai on vi dé zan sourti,
Que desivon: Y fau vaincr' ù mouri.

Y alaron prontaman su la Treillé;
Yon d'entre leu s'avança pé adresse,
Et fit ala quéri dé mantelet,
Pé s'en servi queme d'on parapet.

Y roulavon d'onna tala fouria,
Et pai bouneur il étivon enrouillia,
Y fassivon encora mei de brui
Qu'on bovairon ato cin san choüarri.

Pé cé moyan on prai le courdegarde,
Yò l'ennemi fassivé bouna garda,
Le falu bein quitta é Genevois
U déshonneur de tota la Savoi.

Lou Savoyar vito priron la fouita,
Quand y viron renversa la marmita

Yò il avion bouta couaire à déna,
Pé to celeu qu'il avion aména.

Il alaron vito à la Tartassé,
Yò l'ennemi criavé de gran razé:
Vive Espagne! arri! vive Savoi!
Yet orandrai qu'on tain lou Genevois.

Lou Genevois qu'avion gran corazo,
Firon bein vi qu'il étivon dé bravo,
De se batré contre dé zan arma;
Dai le manton jusqué à leu cholar.

On entendai celi vipére Alexandro
Que desivé: Y ne vo fau ran crandro,
Las mous enfan, dépassi de monta,
En paradi ze vo fai to alla.

Son Altessé en granda diligencé,
Onna pousta manda u ray de France,
Que Zeneva il avivé surprai,
Que cela nay il y farai son liai.

Ventre sein gri, se di le ray de France,
Que Zeneva se sai lassia prendre,
La! mon couzin s'y est troi azarda,
Y ne porra pa guéro la garda.

En mémo tems onna lettra arrivé,
Que le couda faré creva de riré,
Que desivé: Lou Savoyar sont pray,
Lou Genevois lou pendon orandrai.

Mais veissia bein dès atres épénossé,
Quan y viron leu trei étielle rotte,
Y ne povion dessandré ne monta,
Yet iqué yò y furon bein domta.

Y fut alors qu'il euron la reveria,
Dé Genevois y chouantiron l'épia,
Que frinave d'onna bella façon,
Y savion bein joui de l'espadon.

On Savoyar upré de la Mounia
Y fu tüa d'on grand coup de marmita,
Qu'onna féna li accouilla dessu,
Y tomba mour, frai et rai étendu.

Treizé on en prai qu'étivon to en via;
Y desivon: De no ossi pedia,
To en coudan qu'en payan leu rançon
Retornerion saquion dan leu maison.

Mais le Conseil en granda diligencé,
Fit leu procè, prononça leu sentancé,
Qu'y sarion to pandu et étranglia
Dessu l'Ouyé cely bio beluar.

Vaissia vegni Messieurs de la Justicé;
Et le Sceuti que quemença à diré,
La Bravada va cria Tabazan,
Ouai sans failli, Monsieur zi vai de gran.

Te ne sça pa, y a bein de la besogné,
Y sont treizé qu'aron de la vargogné,
Y lou fau to pendré et étranglia,
Depasse-te, que ze m'en voy alla.

Y faut bouta de l'oudré à la potencé,
Et poi avai dé courdé à suffisancé,
Pé lou glietta et lou bein garotta,
Qu'y ne poission ne veri, ne torna.

Vaiquia parque tota cela canaillé,
Recheuta tant vitou noutré mouraillé;

En recheutan y se rontion le cou,
Pai se garda du borrio le licou.

On accouilla de la paillé enfarayé,
Dian lou fossé, que bein lou allemayé,
Par tô saquion pregnivon gran pliaisi,
De lou vi to de frayeur étarti.

En attendan y demandavon gracé,
Et priyvon Noutra Dama de Gracé
Y fassivon le segno de la croay
Pé se fare pacha la fraid dé day.

Y desivon : De no ossi pedia,
No vo prien de no chauva la via.
Y étivé Sonas et poi Chaffardon
Que ne puron zein avai de pardon.

Y avai voui zeur que dedian céta vella,
On présidan de Chamberi la Bella
Fasei semblian de rafraici l'union,
Y vint trama onna grand trahison.

Vos aria tô forcia féne et fellié,
Poi aria pray leu pe bellé dépollié,
Et poi après vos lés aria tüa,
Lou menistro vo lou aria brula.

Lé menistro qu'étivon lou pé jouanno,
Vo lous aria to enssanna ensemblio,
Dedian Roma vo lous aria ména
Pé lou montra à Sa Santanita.

É cardinaus et à la cardinaillé,
É évequé et à la cafardaillé,
Que lous arion écorcia to vif,
Su lou sarbon y lous arion ruti.

Pé lou Seigneur vos aria fai la fêta,
Vo lou aria à tos copa la téta,
Et poi saria entra dans leu maison,
Et de leu bein aria prai à fouaison.

Vos avia dai pé devant Son Altessé,
Que vos n'aria pedia ne tendressé,
Que vo volia tüa grand et peti,
Nos étrianglia et faré to mouri.

On vo barra dé courdé aprestayé,
Que saron bein torduë et bein felayé
Ubein petou chalada de Gascon,
La courd' u cou pé dezo le manton.

Tabazan vein avoy sa bella barba,
En leu fasan onna grand capellada,
Y tenivé le sapé à la man:
Que vegni-vo fare icé, Galan?

No vegnivon pé faré santa messa
A San Pirou, le plié haut de la vella,
A San Zarvai et poi à San Zarman:
Ouai san failli, Monsu le Tabazan.

Pacha devan ze vo la derai bella,
Quan vo sari u sonzon de l'étiella,
U bein petou y sara lou corbai,
Vaide-vo pas qu'y vos attandon lai.

En vaiquia zà onna tarriblia tropa,
Lou veide-vo lai qui sont assemblia ora,
En vo mezan y santeron cro, cro,
Vo chouanti bein lé ravé u barbo.

Y desivon: Santa Vierzé Maria,
Qui vo pliaisé de no avai pedia;

Tabazan di : La passiencé me pér,
Moda danssi onn' allemand' en l'air.

Que dera-tai voutron duc de Savoye,
Y meudera le belluar de l'Oyé,
Ze craiyo bein qu'y mourra de regret
De vo to vi pendu à on gibet.

Vo devria avai de la vargogné,
De me vegni bailli tan de bésogné,
Car zé m'en vai vo devéti to nu,
Et vo farai à to montra le cu.

Y en avai yon qu'avei la barba rocha,
Que fit riré quasi tota la tropa,
Y desivé qu'y ne volivé pas
Pé on valet étre tan yau monta.

Mais Tabazan que perdai passiancé,
Cheuta dessu, et en après l'étranglié,
Morta la béqué, et morta le venin.
Te ne faré zamai ne ma ne bein.

On leu trova dé belliet dian leu faté,
Qu'il avion pray, afin qu'y lou charmassé;
Mais le charmo n'étivé pas preu fort,
Pé lou povai empassi de la mort.

Il avion vu cori dé livré blianssé,
Dé petité asse-bein que dé grandé,
Que ne fassion que torna et veri,
Firon manqua le cœur à D'Albigni.

Y priron bein onna tal' épovanta,
Que La Joannesse avoy tota sa banda,
De Watteville, poy aprai Dandelot,
Fouiron to queme fon lou levro.

Son Altessé asse-bein s'en fouiyve,
Y coudavé qu'après luy on corrivé,
Dont il étai quem' on désespéra,
Ne sassan plié de quein couté alla.

Y desivé : La poura matenayé,
Ma nobliessé sara déshonorayé,
D'être passa pé la man dé cortio,
Encora pi pé cela du borrio.

Que dera-tai, cely gran ray de Francé,
Lou Hollandais et le prince d'Orangé?
Que deron-tai encora lous Anglois?
Y se riron du grand duc de Savoi.

Ze sai surprai d'onna granda tristessé
D'avai perdu la flieur de ma nobliessé.
Le cœur me manqué, vegni me secori,
Aporta-mé on pou de Rossoli.

M'enfrémerai to cholé dian ma sambra,
La vargogné n'en sara pas se granda,
Ze frémerai la pourta du saté,
Qu'on ne verra zein de zeur à travér.

Iqué dedian ze farai pénitencé,
De tranta zeur ne mezerai pedancé;
Segnon qu'i sei quaqué rav' u barbo,
Tremé de tiu avoy dès escargo.

Soissante-cha tétai il on lassia,
Que le borrio a copa et transsia,
Pé lé bouta su dou u trai sevron,
Pé lé montra à celeu que vudron.

On vo dera que tota la prétraillié,
Prè de Thonon u covan de Ripaillé,

Y firon lai leu conspiration,
Mai le bon Dy rompi leu trahison,

Et a fait vi qu'avoy on pou de paillé,
Y povivé renversa la canaillé
Que vegnivé profana son Sain Nom,
Et se moqua de la réligion.

Pé sous enfans il a de la tendressé;
A bein volu se bouta à la bréche,
Et renversa lous ennemis mordan
Que vegnivon fare lous arrogan.

Dedian sa man y tain la victoiré.
A lui cholé en démorai la gloiré;
A to jamai son Sain Nom sei begni.
Amen, Amen. Ainsi, Ainsi soit-il.

SEVEGNI-VOZ.

REPRÉSENTATIONS D'UN SAVOYARD POUR TACHER DE FAIRE ABOLIR L'ESCALADE.

Air: *Ma mère, mariez-moi;* ou des *Marionnettes.*

Genevois, yé pre santa
La sanson de l'Escalada,
Y pre noz villepanda
E no farè la nargada.
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que daipoy noutra cacada,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que voz y biu avoy noz.

On dezivé à San Zelien,
Qu'on ubliavè totès chuzès,
Qu'on vivrè en bon vezain ;
Maiz portan on en abuzè.
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que ran on ne voz refuzè ;
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que vos y biu avoy noz.

Y zy firon on déna,
Noutrouz seigneurs et louz voutroz,
Et biuron a leu santa,
Trincaron avoy louz noutroz.
Sevegni, sevegni, sevegni-voz,
Guéro y sè fai de rencontroz,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que vos y biu avoy noz.

Dabor qu'on Genevois vain
En Savoy pè dès nourecès,
U pè y gouta du vin,
Ne ly fat-on pas caressè ?
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Dès londiulès et dès sefèces,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que vos y biu avoy noz.

Noz sain voutrou nourecy
A la vella et u velazo,
Pè louz gran et louz peti,
En blia, vin, vianda et fremazo.
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Qu'on voz y reçai de corazo ;
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que vos y biu avoy noz.

*

San le sarbon et le boiz
Qu'on vand pè farè le fua,
Faudrè vi le pan ma quoiz,
Et mezi la vianda crua.
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Qui vo fau sarfa louz pia,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que voz y biu avoy noz.

Noz conservain en Savoy
La flieur de noutra volaillè,
Pè voz porta, Genevois,
Ye pè pays noutrès taillès.
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Dè levros, grivès et pollardès,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que voz y biu avoy noz.

Pè voz noz furon u Molard
Du tems de la baricada,
Par voz on fut du seudart
Batu à coup d'allebarda.
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Du pliot et de l'estrapada,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que voz y biu avoy noz.

Noz sarion venu bein tard
S'on nos ussè pas forcia,
Y n'y arè ù de Savoyard
Qu'ona petita partia;
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Qu'y suron gagni ù pia,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que noz ain biu avoy voz.

Y ne tenivè qu'à noz,
Si noz ussions cru lou pretres,
Quan noz furon vé civoz,
De noz en rendrè lou maîtres.
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que vos avia dès trètrès,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que noz ain biu avoy voz.

Noz voz y firon bein vi
U malheur que ze raconte,
Quant on voz dena avis
Qui défelavè du monde.
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que voz n'en tenia zain de conte,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que noz ain biu avoy voz.

Voz voz devi contenta
D'avay prai noutra jouannessès,
Et d'avai bein mattraità
La flieur de noutra nobliessès.
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Guèro ya couta de messès,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que voz y biu avoy noz.

Torzo voz renovella
Lé déleuz de la pandaillè,
Et torzo voz noz gala
Dès tètès sur la mouraillè.
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Qu'on en plieurè à Ripaillè,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que voz y biu avoy noz.

Noz noz sain toz pardenaz,
Et to louz ans on noz santè.
De novellès ramodaz
Que son torzo durè et pequantès.
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Qu'ona bafra noz contantè,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que noz ain biu avoy voz.

Quan cent anz furon pacha
Yètai preu pè noz prescrirè,
Y n'y faillay pliè pancha,
Et priy Dy, san médirè.
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que çan voz fa prendre en yrè,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que voz y biu avoy noz.

L'on se met de toz mety
Pè voz servi à la vella,
L'on fa le gagne-petit, zi zi zi,
L'atro racliè la femirè.
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Qu'on voz va coura la sèla,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que voz y biu avoy noz.

Voz vèï bravoz zentiz
Toz çan qu'on est vegnu farè,
Afin de vivrè en amiz
Et crevis la fauta dés parès.
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Qu'on voudrè qui fussè à farè,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que voz y biu avoy noz.

Ne noz gormanda pa mai,
Noz ne portain pas les cournès;
N'avin-noz pas fai la paix,
Garda totès voutrès nourmèz?
Sevegni, sevegni, sevegni-vos
Que jamais on y retournè,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que noz ain biu avoy voz.

Noz ne sain pa tant méchans
Queman voz le fadè entendrè,
Nos épargnaron le chan
Quan noz furon pè voz prendrè.
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que noz uron le cœur tendro,
Sevegni, sevegni, sevegni-voz
Que voz y biu avoy noz.

VOS ATRO GENEVAISAN.

DIALOGUE ENTRE UN GENEVOIS ET UN SAVOYARD.

Le Savoyard.

Vos atro Genevaisan,
Tos lous ans,
Vo santa la resapaye,
Vo vos preparas trai mais,
Saque fais,
Pei fare voutra soulaye.

Le Genevois.

Sans vos no ne farion ran,
Celi tems;
Car, pei bein fera la fêta,
Vo y vegni en cayons,
Et sapons
Leu fassin ruti la têta.

Le Savoyard.

Vos lou païy larzaman,
Bonne zan;
Car, pei nos garda de perta,
Lou cayons que vo mesi,
En ruty,
Sont to gras de noutra m****.

Le Genevois.

Vos dete çan de deleur,
Celi zeur,
Que no graission noutra trogne;
Car, pendant que nos bevin
Et dansein,
Vos vo cassi de vergogne.

Le Savoyard.

Vos ne vos contenta pas
De bafrâ,
Y a bein onna outra fêta;
Voutre fêne vont cori,
Sans mary,
Vos boutons lé courne en têta.

Le Genevois.

Lou cocu sont tos si vos,

Point sï nos.
Quand vos vegni û marsïa,
Voutre fêne vont trova
Leu coura,
Pei en être caressïa.

Le Savoyard.

Quand nos alein û Molard
On pou tard,
Vos ne boutaz ran dan l'eula;
Quand no vo vudrin avai,
Onna fai,
Nos vos prendrein pei la gueula.

Le Genevois.

Se vos n'apportia pas
A deina,
Nos irion si vo en prendre;
Voutrou greni, cave et beu,
Farion preu,
Pei nos païy noutre panné.

Le Savoyard.

Vos y biau montra du cœur,
Vos y peur
De la Tropa Savoyarda;
Car, pendant que vos bevi
Et dansi,
Vos fate droblia la garda.

Le Genevois.

No droblien la garnison,
La raison,
Yè pè vo montra la verge,
Que vo fit montra le cu

Ben battu,
En fouyant contro Faverge.

Le Savoyard.

Nos coudaron bein marsi,
Avansi,
Mais nos nos n'y vesion gota,
Se vo ussiaz éta prai
Pè lou pay,
Jamais vos n'aria vu gota.

Le Genevois.

Vos ête portan gaillard
Savoyard,
Que si no fassein gogaille,
No vo fournissein d'arsan
Pé to l'an,
Yè pé païy voutre taille.

Le Savoyard.

Ne vos en moqua pas mais,
Genevois,
De la Tropa Savoyarda,
Vos y biau to marmota
Et gronda,
Y vo faut païy la garda.

Le Genevois.

Nos y volein comman çan,
Paysan,
Pei san que no volin fare,
On bastion a dou fossé,
Comman çé,
Yò on pendi voutrou pare.

Le Savoyard.

Vos verri bein onna fai
Noutron rai
Avoi tota sa brigada,
Que vo fera bein sourti
De si lui,
En renifliant la moutarda.

Le Genevois.

No volein le regala,
A deina,
D'onna bonna sepa é raves,
Et pei le renovella
A gouta,
Nos ein de courde apprestaies.

Le Savoyard.

Garda lé pei retegni
Lou banni
Que vont à la mala via;
Car vos n'en aria pas preu
Pei celeu
Que rebaton la mounia.

Le Genevois.

En Savoy on en bâtay
Pei lou rai,
U grand châté de la Mura,
N'en n'ein-no pa fai fouetta
U Molard,
Qu'en avion fai la gravoura?

SUS QU'ON CHANTE.

CHANSON COMPOSÉE EN LANGUE FRANÇAISE, A L'ÉPOQUE MÊME DE L'ESCALADE.

Sus qu'on chante, Genevois,
D'une voix,
Cette belle delivrance,
Et l'admirable support
Du Très-Fort,
Nous sauvant par sa puissance.

Souvenons-nous à jamais
Désormais,
Qu'au douzième de Décembre,
L'an mil six cent et deux,
Nos haineux,
Faillirent à nous surprendre.

Ce fut après la minuit,
Que sans bruit
Ils dressèrent trois échelles ;
Deux cents avaient jà passés
Nos fossés,
Sans qu'on en sût les nouvelles.

Après qu'ils furent dedans,
Les fendants
Viennent droit au corps-de-garde,
Choquans de tout leur pouvoir,
Sous espoir
Que tôt la porte on pétarde.

Quelqu'un des nôtres s'enfuit,
On le suit,
Soudain l'alarme l'on sonne;
On s'arme, on vient au combat,
On se bat,
Dieu la victoire nous donne.

Ils avaient tous conjuré,
Et juré
De n'épargner créature,
Et voulaient jeter les corps
De nos morts,
Au Rhône pour sépulture.

Sonas venait en courroux
Dessus nous,
Venger la mort de son père;
Mais en un dessein si fou,
Un licou
Arrêta bien sa colère.

Hélas! qu'il t'eût été bon,
Chaffardon,
De suivre ta vénerie,
Plutôt que par le cordeau
D'un bourreau
Mourir en ignominie.

Mourir devait en soldat
D'Attignac,
Et non lâchement se rendre;
Car qui tel cas entreprend,
Et se rend,
Ne mérite que le pendre.

Brunaulieu l'entrepreneur,

Son honneur
Y perdit avec la vie,
Amenant sur nos remparts
Ses soudards
Pour mettre à la boucherie.

Tu payas aussi, Picot,
Ton écot,
Voulant petarder la porte ;
Il fallait que trop hardi,
Étourdi,
Tu mourusses de la sorte.

Si le cœur ne t'eût failli,
D'Albigny,
Tu venais à l'Escalade ;
Mais aussi ce qu'entreprends
Dès long-temps,
Réussit tout en cacade.

Ce n'est acte de soudard,
D'un petard
Venir forcer une étable :
Vous avez en un dessein
Si hautain,
Fait acte peu mémorable.

Vous vous montrez trop vaillants
Assaillants,
Pour ne faire rien qui vaille.
La plupart de vos soudards
Sont fuyards
En ressautant nos murailles.

La Jeunesse, grand guerrier,
Le premier

A se sauver fut habile,
Le chevalier Dandelot
Suivi tôt
Le baron de Watteville.

Vous vous étiez amusés,
Abusés,
Par ce vipère Alexandre,
Qui promettait paradis
Aux hardis
Qui se venaient faire pendre.

N'y venez plus, Savoyards,
Aux hasards,
Aspirans de nos conquêtes :
Vous nous laissez pour butin
D'un matin,
Soixante-sept de vos têtes.

Vous vous préparez toujours
Pour recours,
Faire nouvelle entreprise,
En machinant de plus fort
Quelqu'effort
Contre Dieu et son Église.

Mais ce grand Dieu souverain,
Dans sa main
Pour les siens tient la victoire,
Et fait toujours ses enfants
Triomphants ;
A lui seul en soit la gloire.

C'EST A PRÉSENT.

C'est à présent, bons Genevois,
Qu'il faut chanter à haute voix
Notre admirable délivrance :
Si Dieu son bras n'eût étendu
Sur nous par sa grande puissance,
Hélas ! nous étions tous perdus.

Dans la nuit que les Savoyards
Cauteleux comme des renards,
Étaient venus pour nous surprendre,
Contre ce qu'ils avaient promis
Ils venaient notre sang répandre,
Lorsque nous étions endormis,

Fort peu de jours auparavant
Vint un hypocrite savant,
Comme un diable en ruse et finesse ;
Tous nos magistrats il fut voir,
Leur faisant de belles promesses
Afin de nous mieux décevoir.

Sur cela nous ne pensions pas
Que ces gens venaient à grands pas
Pour escalader nos murailles,
Contre le droit et la raison ;
Mais dès long-temps cette canaille
Avait trâmé la trahison.

Ce fut un samedi au soir
Et le plus long et le plus noir

Qu'il y eut dans toute l'année,
Et parmi tous les plus hardis,
Que la parole fut donnée
De nous tous mettre à l'interdit.

Mais Dieu, qui point ne sommeillait,
Qui pour ses chers enfants veillait,
Voulut bien qu'une sentinelle
Tirât son coup sur l'ennemi;
Puis son caporal elle appelle,
Au quartier l'alarme elle mit.

Ils croyaient déjà nous avoir
En leur puissance et leur pouvoir,
Étant jà deux cents dans la ville;
Ils étaient maîtres du rempart,
Mais Picot ne fut pas habile
A faire jouer son petard.

Son dessein point ne réussit
Par un des nôtres, Dieu merci,
Qui fit tomber une coulisse
Où Picot eut trois pieds de nez;
Mais pour châtier sa malice
Tôt après il fut échiné.

Un des canons d'un boulevard
Fit feu dessus les Savoyards,
Dont la seconde saluade
Fit son effet si rudement
Sur eux et sur leur escalade,
Qu'ils quittèrent honteusement.

Ceux qui dedans étaient restés,
Se voyant de tous les côtés
Battus à coups de mousquetade,

Abandonnèrent le combat
Ne trouvant plus leur escalade,
Sautaient des murailles en bas.

Là où beaucoup furent blessés
Qui en sautant s'étaient cassés
Des bras, des jambes et des cuisses,
Dont du depuis ils ont porté
Des potences à leur service,
Au lieu d'épée à leur côté.

Après avoir été chassés
Et de la ville et des fossés,
S'enfuirent à la débandade
En maudissant leur conducteur,
D'avoir entrepris l'escalade
Et d'y entrer n'eut pas le cœur.

Regrettant de s'être fié
A ce beau Français renié,
Qui à son roi fut un faussaire;
Dès que la France il eut quitté
Il fut si malheureux en guerre
Que toujours il y fut frotté.

Le matin on vit ces bourreaux
Étendus dessus les carreaux
Entre la porte et la Monnoie,
Le reste qui était vivant
Fut mis au boulevard de l'Oie
Pour apprendre à sauter au vent.

D'Albigny, le chef du dessein,
Avait choisi un pauvre saint,
Qui les allait tous faire pendre.
Et lui, s'il s'y fusse trouvé,

Avec le vipère Alexandre
Ils auraient chanté leur *salve*.

Sonas était fort indigné
Que nous n'eussions pas épargné
Son père à une escarmouchade;
Il venait sur nous se venger,
Ne pensant pas à la salade
Que Tabazan lui fit manger.

Quant à Chaffardon le veneur,
Il avait juré son honneur
Nous chasser sans miséricorde;
Mais il fut pris des Genevois,
Et attaché à une corde
Qui le reduisit aux abois.

D'Attignac s'en venait armé
Par le judaïste charmé,
Qui lui promit grande indulgence
Et le pardon de son péché,
Sans lui parler de la potence
Là où il serait attaché.

Ce disciple de Loyola
Lui avait dit que ce jour-là
Il ne périrait par les armes.
Étant pris, dit: Je suis perdu,
D'autant que je n'ai point de charmes
Pour m'empêcher d'être pendu.

Brunaulieu l'ingénieux esprit,
Qui depuis long-temps avait pris
Le plan du lieu de l'entreprise,
Sans plume, crayon, ni compas,

Un bourreau à la barbe grise
Lui fit le plan de son trépas.

De Watteville le baron,
Qui passait dedans l'escadron
Pour le plus fameux volontaire,
Au lieu de combattre en guerrier,
Prit nos gens pour apothicaires,
En fuyant montra le derrier.

Le beau chevalier Dandelot
Se sauva comme un matelot
Qui appréhende la tempête,
Le vent n'était pas bon pour lui
Il appréhendait que sa tête
Ne fit la soixante et huit.

La Jeunesse, fort estimé,
Et des Savoyards renommé
Pour un soldat de grand mérite,
Se voyant chargé rudement,
Il aima mieux prendre la fuite
Afin d'en vivre plus long-temps.

Ils avaient par serment juré
Comme des démons déchaînés,
De nous jeter dans la rivière;
Mais il en alla autrement:
Il n'y eut point de cimetière
Pour eux que ce même élément.

Nous ne sommes pas étonnés
Si dans la Savoie vous tenez
L'oie pour une mâle bête,
Certes vous avez bien raison;

Puisque le sommet de sa tête
En tient tant d'autres en prison.

Qu'avez-vous gagné, Savoyards,
D'être venus mettre aux hasards
Une partie de vos braves?
Ne les pouviez-vous plus nourrir?
N'aviez-vous pas assez de raves
Pour les empêcher de mourir?

Car alors que l'on se battait,
La troupe maudite criait :
Vive Espagne! la ville est nôtre!
Mais en se voyant étrillés
Ils se disaient les uns aux autres :
Fils de P**, qui a commencé?

Voilà comment nos ennemis
Tous en déroute furent mis
Par une vengeance divine.
N'y revenez plus, Savoyards,
Pour surprendre votre voisine,
Car elle a trop d'enfants de Mars.

Vous ne cessez de machiner
Pour pouvoir faire retourner
Jadis sa devise première;
Vous êtes comme les hiboux
Qui voudraient chasser la lumière,
Et n'en sauraient venir à bout.

Car Dieu, qui nous a maintenus,
Qui nous a toujours soutenus,
Nous donnera sur vous victoire;
Et nous le prions de bon cœur,

Que des ennemis de sa gloire
Nous soyons toujours les vainqueurs.

PEUPLE GENEVOIS.

CANTIQUE SUR LA DÉLIVRANCE DE L'ESCALADE, FAIT LE TROISIÈME JOUR APRÈS.

Peuple Genevois,
Élève ta voix
Pour psalmodier
De Dieu l'assistance
Et la délivrance,
Que vis avant hier.

Lorsque Dieu frappa,
Et qu'il dissipa
Les conseils divers
De cette grand' brigue
Qu'avait fait la ligue
De tous ces pervers.

Rompant le destin
Trop fier et hautain
De ce Savoyard,
Qui plein de bravade
Donne l'Escalade,
Posant le petard.

Qui fit le pertuis,
Au milieu de l'huis
De cette maison,

Où voulaient d'entrée,
Par cette contrée
Mettre garnison.

Furieux entrants
Jusques à deux cents
Par-dessus le meur,
Criant : Vive Espagne !
Que la porte on gagne
Sans aucune peur !

Mais le Dieu d'en haut,
Qui jamais ne faut,
Point ne sommeillait,
Ouvrit sa main forte,
Et ferma la porte,
Montrant qu'il veillait.

Pour vous, mes amis,
Qu'étiez endormis,
Depuis soixante ans,
Dedans la paresse,
Qui ores vous presse,
D'être vigilants.

L'épée à la main,
Le Dieu Souverain,
Pour votre bonheur,
De cette vermine
Glaça la poitrine,
Lui ôtant le cœur.

Tous ces inhumains
Il mit en vos mains,
Pour vous faire voir
Que cette gent forte

Qu'aviez à la porte,
N'avait nul pouvoir.

Et vous renforçant
Contre ces méchants
Vous enhardit tous;
Afin que sa gloire
Fût à tous notoire,
Louée de nous.

Vous, ministres saints,
Qui êtes atteints
Du zèle de Dieu,
Montrez votre zèle
Au peuple fidèle
Qui est dans ce lieu.

Et vous, les Premiers,
Ouvrez vos greniers,
Pleins de charité,
Au temps où nous sommes,
Et vous montrez hommes
Pleins de piété.

Et vous, souverains,
Qu'avez en vos mains
Les sceptres royaux,
Exercez justice,
Punissez le vice
Et les déloyaux.

Et toi, peuple, aussi
Crie à Dieu merci
De tant de péchés
Dont tu le provoques,

Et de lui te moques,
Les tenant cachés.

Vous tous, reneviers,
Paillards, usuriers,
Larrons et pilleurs,
Gens pleins de malice,
Rejetez le vice,
Devenez meilleurs.

Avares marchands,
Qu'allez recherchant
Partout l'univers
Un gain sans mesure,
Quittez votre usure,
Écoutez ces vers.

Qui chantent à tous,
Comme Dieu très-doux
Vous a supportés
Jusques à cette heure
Afin qu'on s'asseure
A ses grand' bontés.

Vous ayant fait voir
Quel est son pouvoir,
Si vous l'offensez,
Qu'il n'y a muraille
Qui contre lui vaille,
Remparts ni fossés.

Mais si du Seigneur
Vous prisez l'honneur,
Et lui seul servant,
Il fera merveilles

Du tout nonpareilles,
En vous préservant.

Sus donc, venez tous,
Et à deux genoux
Louons notre Dieu,
Le priant qu'il vienne,
Et qu'il se maintienne
De nous au milieu.

Qu'il soit notre fort
Contre tout effort
De nos ennemis,
Et qu'il les abatte
Et pour nous combatte,
Nous tenant unis.

PROJET DES SAVOYARDS

SUR L'ENTREPRISE DE LEUR ESCALADE, OÙ LE DUC PARLE ET OÙ D'ALBIGNI ET BRUNAULIEU RÉPONDENT; ET LE REVERS D'ICELLE PAR UN GENEVOIS.

Le duc en souci comment il aurait Genève, fait un songe.

Air du *Pot au lait.*

Messieurs, écoutez, s'il vous plaît,
Le récit d'un rêve ou d'un songe!
Car je pense que c'est un trait
Du grand souci qui fort me ronge.

Je voyais un oiseau[1] pareil
A tel qui ne craint que sa vue
S'éblouisse au fort du soleil,
Ni qui se trouble ou diminue.

Cet oiseau donc était le chef
Et le royal entre les autres,
Portant en son bec une clef
Qui de Genève ouvrait les portes.[2]

Je le voyais si familier[3]
Qu'au-devant de lui je m'approche;
J'ai pris sa clef sans hésiter
Et l'ai mise tôt à ma poche.

Genève donc est un beau lieu
Lequel confine ma province.
Qui pourrait m'empêcher, bon Dieu!
D'en devenir bientôt le prince?[4]

Il s'appuie sur D'Albigni, Français renié, auquel il confie ses intérêts.

Je me trompe, si je n'entends
Déjà quelqu'un qui pour moi pense.
Sieur D'Albigni, je vous entends;
N'avez-vous pas parlé de danse?

[1] Cet oiseau était l'aigle, qui ne craint point les rayons du soleil.

[2] Cette clef lui signifiait de conquérir Genève, et par ce moyen rentrer facilement au pays de Vaud.

[3] Cette familiarité de l'aigle lui présageait qu'il aurait Genève sans peine.

[4] Ce songe lui marquait, au moins selon lui, qu'il aurait Genève sans opposition quelconque.

D'Albigni repond:

Air : *C'est à présent, bons Genevois.*

Oui, mon seigneur, sachez pourquoi
Je cours la poste. Écoutez-moi :
C'est que je veux que dans Genève
Vous entriez dedans un jour ;
Ou qu'à défaut je meure en Grève,
Si Brunaulieu n'en voit le jour. [1]

Je l'assure sans le vanter,
Qu'il a sçu dans la ville entrer
Long-temps après minuit sonnée.
Il veut que s'il ne la prend pas,
Que la tête lui soit ôtée,
Et moi qui veut suivre ses pas. [2]

D'Albigni assure le duc de cette vérité, pour avoir été témoin de l'action de Bruneaulieu.

Je proteste fort hardiment
Que je donne en son sentiment,
Car j'ai vu son expérience ;
Par une échelle il est entré :
Prince, c'est là ma confiance ;
Voici du vin qu'il a apporté.

D'Albigni fait goûter du vin de Genève au duc, et lui explique positivement où Bruneaulieu l'a pris.

Mon prince, en voulez-vous goûter ?

[1] Bruneaulieu était l'entrepreneur, et la Grève est une place de Paris où l'on exécute les criminels.

[2] Bruneaulieu était si persuadé de son dessein, qu'il demandait la mort s'il y manquait ; et D'Albigni s'y assurant, la demandait aussi lui-même.

Je vous prie n'en pas douter,
Car il l'a pris vers Notre Dame,
J'entends au bas de la Cité,
C'est-à-dire où nous marchandâmes
Des chevaux à prix arrêté. [1]

Brunaulieu connaît le marchand;
C'est un pensionnaire allemand
Qui chez Monsieur Marcet demeure.
S'il faut encore mieux l'expliquer,
Le vin y fut pris à une heure
De minuit, je dois l'assurer.

Le marchand donc et ses chevaux,
Le vin, la ville et ses joyaux, [2]
Sur notre plan qu'on se repose,
Nous aurons le tout sans payer;
Cela ne souffre point de glose
Mais qu'on soit prompt sans dilayer.

D'Albigni désigne au duc l'endroit direct par où il veut entrer à l'escalade, qui était à cent pas ou environ, au-dessous de la rampe du Parapet

Mon prince, voici Brunaulieu
Qui vous apporte un plan du lieu,
Qui sait aussi dresser l'échelle;
L'endroit est près la porte au roi,
Où l'on ne met plus sentinelle;
C'est vis-à-vis de la Monnoi.

[1] Il y avait peu de jours qu'ils avaient marchandé des chevaux à la Cité, et le vin que Bruneaulieu prit en ville, sortait de la même maison.

[2] Tant D'Albigni était assuré du succès de l'entreprise, qu'il entendait d'avoir le vin, la ville et tout l'État, et qu'il n'en coûterait rien au duc.

Le duc, à D'Albigni.

Air du *Pot au lait.*

Sieur D'Albigni, n'y pensez pas ;
Mon âme est toute troublée !
Les Genevois ne dorment pas,
Pour sûr leur ville est bien gardée.[1]

D'Albigni persuade absolument le duc de l'entreprise.

Air : *C'est à présent, bons Genevois.*

Que mon prince s'assure ici,
Que nous l'aurons sans grand souci ;
Notre entreprise est assurée.
Trois échelles que nous aurons,
Par où les vaillants de l'armée
De trois en trois y entreront.

Le duc ne peut point prendre de repos qu'il n'ait vu le succès de son dessein.

Le duc, à Brunaulieu.

Air du *Pot au lait.*

Qui t'amène ici, Brunaulieu;
Viens-tu pour m'expliquer le songe
Que j'ai fait? Ha Seigneur, bon Dieu!
Quel est ce gouffre où je me plonge.

[1] Le duc ne parlait ainsi à D'Albigni qu'en décision; son âme était joyeuse du contraire.

Brunaulieu confirme au duc ce que D'Albigni lui en a dit.

Air : *Sus qu'on chante, Genevois.*

Je viens, mon prince, sans peur,
En honneur
Vous proposer une affaire,
Que D'Albigni, comme moi,
Sur ma foi,
Peut seul chaque nuit la faire.

Il promet au duc, qu'au moyen de plusieurs échelles il aura le lieu comme d'emblée.

Dans Genève il a bien vu,
Que pourvu
Que nous ayons des échelles
Comme celle où j'ai monté,
D'assuré
Vous aurez tous ces rebelles.

Quelques cents de vos gaillards
Savoyards,[1]
Armés de diverses pièces,
Étant entrés s'en iront
Sur le pont
Où tout sera mis en pièces.

Car j'ai le nommé Picot,[2]

[1] Les plus intrépides et nobles de Savoie furent ceux qui montèrent par les échelles en ville.

[2] Picot était un petardier fort habile, mais dont le sort fut triste.

En un mot,
Dont les petards admirables
Tracasseront ponts-levis,
Et détruits,
Genève sera domptable.

Votre gros dans Plainpalais [1]
Sera frais,
Vos cavaliers et l'armée,
Ainsi tous vos escadrons,
Vos dragons,
Feront main basse à l'entrée.

Étant tous ainsi dedans
Triomphants,
Nous jetterons tous au Rhône. [2]
Le reste des Genevois
Aux abois
N'aura plus besoin de prône.

Bèze seul, ce babillard,
Bon vieillard,
Doit être épargné pour Rome;
Le pape sa sainteté
Saura gré
Si mon prince le lui donne. [3]

[1] Le gros de l'armée du duc attendait à Plainpalais, et se réjouissait d'avance d'exercer sa rage sur les pauvres Genevois.

[2] Ensuite du carnage qu'ils auraient fait, ils donnaient le Rhône aux Genevois pour cimetière.

[3] L'intention du duc était de conserver M. De Bèze, pour l'envoyer à Rome au pape.

Bruneaulieu n'ose pas dire au net quelle serait sa récompense après la prise.

Son Altesse, en souverain,
Aura soin
De récompenser son monde,
En leur donnant pour butin
Tout le train
Que le commerce y abonde.

Il fait sentir au duc qu'il ne doit pas l'oublier après cette conquête.

D'Albigni, chef du dessein,
De son seing
A signé cette entreprise.
Oui, j'en suis l'entrepreneur
En honneur;
Genève vous est soumise.

Pour s'établir sur les ruines de D'Albigni, il fait sentir au duc qu'on ne doit pas honorer un traître.

Nous espérons en joyeux
Tous les deux
Vous en voir demain le maître,
La récompense en viendra
Ou mourra
Celui qu'à son roi fut traître.

La sentinelle genevoise.

Holà! hé! debout.

Le caporal.

Qu'est-ce donc cela?

La sentinelle.

J'entends du bruit sur la muraille,
Comme un cliquetis d'armes de canaille.

Le caporal.

Il faut monter au parapet
Pour découvrir ce qu'il en est.

REVERS DE L'ESCALADE

SUR LA DÉCOUVERTE DE L'ENNEMI QU'A FAITE LE CAPORAL.

Air : *Au-gai-lon-la-lurette.*

Un caporal en ronde,
Et son falot,
Au parapet ils montent
Pour l'un trop tôt,
Puisque pour lors un Savoyard,
Avec son poignard
L'un des deux tua, etc.

Sitôt au corps-de-garde
S'apercevant
Que leurs gens on poignarde,

Se rassurant
S'en vont à la Cité criant,
Leur poste laissant:
L'ennemi est-là, etc.

L'un d'eux ferme la porte
De la Monnoie,
Et d'une adroite sorte
Monte tout droit.
Une femme jetant un pot
Servit de chapeau
A un Savoyard, etc.

On tient le corps-de-garde
Sans le gagner,
Une porte on petarde
Chez l'écuyer,
Pensant, hélas, de bien chercher
A pouvoir entrer,
Défiler par-là, etc.

Ne trouvant de passage
Dans cet endroit,
Ils tournèrent visage
Au parapet,
Vont à la Tertasse la tour
Où l'un d'eux fut lourd
Dans ce moment-là, etc.

Le corps-de-garde à Neuve
Abandonné
Aux Savoyards, j'assure,
Fut donc laissé;
Mais un soldat en haut monta,
La corde coupa,
La coulisse à bas, etc.

Ils montent à la Treille,
A Saint-Léger,
Le bourgeois, de merveille
Fit reculer
Ces gaillards jusqu'à leur chemin,
Où pour le certain
Tous disaient : Hélas, etc.

Le corps-de-garde on gagne
Aux Savoyards,
L'on criait : Vive Espagne !
Mais en hasard
Il fallut bien dire autrement
Par un trucheman
Que Genève envoya, etc.

L'on jetait de la paille
Dans le fossé,
En feu sur la canaille
Pour voir leur nez,
Mais entr'autres l'on vit d'en haut
Que plusieurs d'un saut
S'envolaient en bas, etc.

Picot sous la coulisse
Tout en tremblant,
Certes de rage pisse
Et va crevant,
Ne pouvant pas s'ôter de là,
Dit que son trépas
Le suivait, hélas, etc.

Il en fut treize encore
Trouvés vivants,
Que Tabazan arbore
Malgré leurs dents,

Leur disant : Messieurs Savoyards,
Quel est donc l'hasard
Qui vous conduit là, etc.

Tu t'enfuis, La Jeunesse,
Ho quel guerrier !
Tu cours et tu t'empresses
Même premier ;
Tu ne veux pas avoir de part
Dans notre rempart,
Tu restes à l'écart, etc.

Et toi, De Watteville,
Nommé baron,
Tu fuis de notre ville
Comme un poltron ;
Tu donnes exemple à Dandelot
Qui te suis bientôt
Et nous laisse, hélas, etc.

J'en dirais davantage,
Mais que sert-il
De maltraiter Cornage,
Cet étourdi ?
Il n'a pas lui seul plus de tort
Que le premier mort
Dont l'âme s'en va, etc.

Bonjour, Messieurs les braves,
D'où venez-vous ?
N'aviez-vous pas des raves
Assez chez vous ?
Que venez-vous ici chercher ?
Pour vous dépêcher,
Montez tous par-là, etc.

Connais-tu qui te parle?
Dis-moi, Sonas;
C'est Tabazan le brave.
Passe le pas
Qui bientôt te va décoler;
Dépêche à monter,
Aussi je suis las, etc.

O Chaffardon, tu pense
Que ton argent
Rachèterait ta panse.
Tu perds le sens;
Ta tête vaut plus que ton or
Et tout le trésor
Qu'en Savoie il y a, etc.

Auparavant des oies
Dans nos marchés,
Venaient vendre avec joie
Ces enragés;
Mais depuis que notre bastion
A pris leur renom,
N'en apportent pas, etc.

POT POURI NOUVEAU

AU SUJET DE L'ESCALADE FAITE PAR LES SAVOYARDS, LA NUIT DU 12 DÉCEMBRE 1602.

Air: *Chers messieurs, etc.*

Chers Messieurs de Genève,
Chantons tous d'une voix,

Cette heureuse victoire
Remportée autrefois
Sur le duc de Savoie,
Craignant d'être vaincu,
Fit la guerre en ....
Escaladant nos murs,
Escalla.

Air : *C'est à présent, bons Genevois.*

Dans la nuit que les Savoyards,
Couteleux comme des renards,
Étaient venus pour nous surprendre,
Contre ce qu'ils avaient promis,
Ils venaient notre sang répandre.

Air : *De la béquille à Barnaba.*

Lorsqu'ils furent tous près
De notre cité belle,
Ils se mirent en devoir
De planter trois échelles.
Sonas, d'un grand courage,
Montant les échelons,
Par hasard une pierre
Lui tomba sur le front.
Sonas, d'un grand courage,
Montant les échelons,
Par hasard une pierre
Lui tomba.

Air du *Pot au lait.*

Sur cela étant effrayé,
Il descendit, ce croque-rave,
A demi-mort ayant saigné,

Ne pouvait reprendre courage ;
A demi-mort ayant saigné ,
Ne pouvait reprendre.

Air de *Pantin.*

Courage, braves soldats,
Disait le père Alexandre ;
Courage, braves soldats,
Ne vous découragez pas,
Dépêchez-vous de monter ;
Bientôt vous triompherez.
Chers amis, je vous conjure,
En paradis vous monterez.
Courage, braves soldats,
Disait le père Alexandre ;
Courage, braves soldats.

Air : *Sautez les murailles.*

Ne craignant le péril,
Ils montaient nos murailles ,
Et sur le parapet,
Couchèrent ces canailles ;
Et l'un de ces capricornes
Tuait femme et homme,
A la porte de la Monnoie.
Et l'un de ces capricornes
Tuait femme et homme ;
Hélas.

Air : *Vous avez Sylvie.*

Pauvre imbécile,
Que tu étais fou,
Venir dans la ville

Te tordre le cou.
Ceci n'est pas une fable ;
Un pot qui était tout chaud,
Tomba sur ton dos,
Te fit crier comme un diable ;
Tomba sur ton dos,
Et t'écartela.

Air : *En revenant de Sicile.*

Les autres couchés sur la place,
Se reposaient tranquillement,
S'étant tous avertis de l'heure
Qu'il devait faire entrer leurs gens,
Ayant des armes assez fortes,
Pour pouvoir enfoncer nos portes ;
Il nous voulait mettre au trépas,
Alors que nous n'y pensions pas.

Air : *Venez, mesdames les rieuses.*

Au même instant chacun s'éveille,
Lorsqu'on ouït la sentinelle
Tirer son coup sur l'ennemi ;
Nos pères, armés de courage,
Firent sur eux un grand carnage,
Et les chassèrent un samedi.

Air : *Qu'il est doux, poulette.*

Toutes vos pensées,
Mal imaginées,
Furent avisées
Pour vous un peu tard ;
Picot crut sans doute,
En suivant sa route,

Mettre bas la voûte
Avec son petard,
Avec son adresse,
Avec sa finesse.

Air : *Ce qu'è laino.*

Y fu hassia queme de lès harbetté,
Poi enfela queme dès alüetté,
Y fu creva queme on fier crapio,
Et poi saplia queme on pati en po,
Y fut creva queme on fier crapio,
Et poi saplia queme dès attrio.

Air : *Du monde renversé.*

Un canon du boulevard,
Renversa des Savoyards
Les échelles et le courage,
Et les consterna si fort,
Que le père Alexandre
S'en allait sans passeport,
Et les consterna si fort,
Que, etc.

Air : *Au-gai-lon-la-lurette.*

Le Savoyard en fuite,
Veut retourner
Vers la gendarmerie
Dans le fossé ;
Mais l'échelle n'y étant plus,
Sauter il fallut la muraille en bas,
Au-gai-lon-la-lurette,
Au-gai-lon-la.
Mais l'échelle n'y étant plus, etc.

Air : *Votre escalade, Savoyards.*

Ceux qui en bas étaient restés,
Condamnant leur témérité,
Se sauvèrent en diligence,
Afin d'éviter la potence ;
D'autres de ceux qui étaient montés,
Contre nous voulaient regimber.

Air : *Du Mirliton.*

Comme un foudroyeur de guerre,
Sonas venait hardiment
Venger la mort de son père,
Mais il fut pris promptement.

Air : *A la santé de la Belle.*

Dépêche donc, Sonas, je te conjure,
Dépêche donc
De monter à reculon ;
Ne vois-tu pas
Les corbeaux qui t'attendent ?
Et tes amis,
Pour les croquer aussi ;
Ne vois-tu pas
Les corbeaux qui t'attendent ?
Et tes amis.

Air : *Belle, chassez dans la forêt.*

Pourquoi étais-tu si osé,
Chaffardon, de nous réveiller ?
Tu croyais déjà nous avoir
En ta puissance et ton pouvoir,

Mais il en fut tout autrement,
Car Tabazan te prit.

Air : *L'an mil six cent.*

Oh ! te voilà bien flanqué,
Et par le cou arrêté
A un arbre sec sans branche,
Que l'on nomme la potence,
A un arbre sec sans branche,
Que l'on nomme la potence.

Air : *Messieurs, venez pour.*

Ce n'est pas le tout, mes amis ;
Nos boulevards étaient garnis
De cette maudite vermine
Qui payait d'assez bonne mine,
Étant garni de pied en cap
Comme de très-vaillants soldats.

Air : *Le tabac, mon cher voisin.*

Dattignac s'était rendu,
Quoiqu'il fut à l'escalade,
Dattignac s'était rendu
Croyant n'être pas pendu ;
Mais il fut bien étonné
Quand il vit cette salade,
Il ne voulait l'accepter,
Tabazan lui dit :

Air : *Des bons ragoûts.*

Toi Dattignac, n'est-tu pas de la bande,
Toi Dattignac ?

Par cent de Dattignac,
Savais-tu pas qu'aux poissons de Genève
Tu n'y mordrais pas?
Savais-tu pas
Qu'une cravate en corde
Ferait ton trépas?
Savais-tu pas qu'aux poissons de Genève
Tu n'y mordrais pas?
Savais-tu pas
Qu'une cravate en corde
Ferait.

Air : *Don Philippe.*

Ton dessein, Brunaulieu,
Était d'entrer dans ces lieux :
Tu étais venu
De nuit, sans qu'aucun le sût;
Tu y pris le plan
Pour faire entrer tous tes gens.
Tu fus bien surpris,
Sitôt que tu eus appris
Que sans plume ni compas
Tu fus mis au trépas.
Tu y pris le plan
Pour faire entrer tous tes gens;
Tu fus bien surpris
Sitôt que tu eus appris,
Que sans plume ni compas
Tu fus mis au trépas.

Air : *Ma belle-mère.*

Par braverie
Ceux-ci tiraient la langue après,
Et ceux-là par poltronnerie

Leur montraient le cul tout exprès,
Par moquerie ;
Et ceux-là par poltronnerie,
Leur montraient.

Air : *Flon, flon, flon.*

Le lieu de notre entrée
Bien vite nous cherchons,
Car l'aigle s'est montrée,
Loin d'elle nous marchons ;
Et flon flon flon,
Nuit infortunée,
Et flon flon flon, etc.

Air : *Écoutez, braves Genevois.*

Ce loup-garou,
Ce fin renard,
Ce traître de jésuite,
Ce chien marin,
Ce vieux caffard,
Cette engeance maudite,
Il eût mieux fait, sans contredit,
De tenir son bréviaire,
Ne sachant rien que par écrit,
Touchant l'art militaire.

Air : *Sus qu'on chante.*

La Jeunesse, grand guerrier,
Le premier
A se sauver fut habile,
Le chevalier Dandelot
Suivi sitôt.

Air : *Vous auriez mieux fait de cuire.*

Le baron De Watteville,
Monté sur un beau coursier,
Tourna le cul à la ville,
En lui montrant le derrier.
Suit D'Albigni, chef d'armée,
Qui fuyant vint vers son prince,
Pour lui raconter
Ce qui s'était passé.

Air : *Un jour, Sylvie.*

Et les nouvelles
Qui vinrent dans ce moment
Étaient si cruelles ;
Lui en disait tant,
Qu'il avait tout perdu,
Ses biens, sa gloire même :
Et qu'on avait pendu
Ceux qui s'étaient rendus.

Air : *Du tabac en poudre.*

Évitez par la pénitence
Les rigueurs d'un si triste sort,
Et ne hâtez pas votre mort
En venant chercher la potence ;
Car de notre aigle au pied fourchu
Vous sentiriez le bec crochu,
Et quoique les nuits soient obscures,
Ses yeux, semblables à ceux d'Argus,
Découvriraient vos impostures,
Vous rendant honteux.

Air : *A Messieurs de Genève.*

O prince de Savoie,
Ne vous avisez pas
D'entreprendre Genève,
Car vous ne l'aurez pas;
Car leur vaillant courage
Et leurs résolutions
Vous contraindront sans doute
A repasser les monts,
A repasser les monts.

LA VERGOGNE.

Air : *Vous auriez mieux fait de cuire.*

La vergogne va paraître,
Savoyards, sur tous vos fronts,
Tant que le monde doit être;
Puisqu'en faisant des affronts
Vous recevez des plus prompts.

Vous auriez mieux fait de cuire
Chacun dans vos pots,
Vos raves au barbot.

Croyant faire un tour de maître,
Pour surprendre l'aigle au nid,
Chacun y venait en traître;
Mais par le bras de David,
Goliath par terre on vit.

Vous auriez, etc.

Entre vous cette devise
Se répétait plusieurs fois,
Que vous vouliez en valise
Trousser tous les Genevois;
Vous êtes trop faibles doigts.

Vous auriez, etc.

Ah! grands couards que vous êtes!
Vous futes bien effrayés;
On vous vit faire les gestes
Des gens les plus insensés,
En sautant dans nos fossés.

Vous auriez, etc.

Car vos échelles, sans doute,
N'auraient pu vous soutenir
Dans une telle déroute;
Triste à votre souvenir:
Vous n'y devriez pas venir.

Vous auriez, etc.

Il est vrai que vos pensées
Étaient dans l'étonnement,
Vos échelles renversées;
Il fallut faire autrement,
Pour vous sauver promptement.

Vous auriez, etc.

Alexandre avec sa bulle
Vous mit en dévotion,
Pour prendre une pillule
De dure digestion!
C'est un médecin fripon.

Vous auriez, etc.

Jamais ni moine, ni prêtre
Ne sauraient vous garantir!
Allez avec eux pour être
Savants à savoir mentir,
Au couvent de repentir.

Vous auriez, etc.

Par un revers de médaille,
Vous en verrez en effet,
Tant pendus que morts en bataille,
Jusques à soixante-sept;
C'est un nombre bien complet.

Vous auriez, etc.

Savoyards trop avides
A perdre les Genevois,
Vous aviez pris un faux guide,
Qui vous mena pendre au bois;
C'est D'Albigni que je vois.

Vous auriez, etc.

Brunaulieu, l'ingénieux maître,
Ne fit guère mieux que lui;
Sur l'Oie il laissa sa tête,
Pour le plan qu'il avait pris;
Voyez qu'il était hardi.

Vous auriez, etc.

Sonas, rempli de colère,
Venait aussi pour venger
Sur nous la mort de son père;
Mais lui-même fut jeté,
La corde au cou bien serré.

Vous auriez, etc.

La Jeunesse, beau gendarme,
Appréhendant le danger,
Ne voulant pas rendre l'âme,
Fut habile à se sauver
Lorsqu'il vit Picot crevé.

Vous auriez, etc.

Le baron De Watteville,
Monté sur un beau coursier,
Regarda de loin la ville
En lui tournant le derrier;
Suit Dandelot chevalier.

Vous auriez, etc.

Chaffardon, plein de furie,
Venait comme un enragé,
Nous mettre à la boucherie
Pour sa patrie venger;
Mais les corbeaux l'ont mangé.

Vous auriez, etc.

Dattignac, son camarade
De fortune et de trépas,
Vint aussi à l'escalade.
Un grand fou n'était-il pas?
Car un bourreau l'étrangla.

Vous auriez, etc.

Alexandre ce vipère,
Disciple d'iniquité,
Vous disait en très-bon père:
En paradis vous monterez.
Tabazan vous a aidés.

Vous auriez, etc.

Enfin, en gens charitables,
Pour mémoire avez laissé,
D'un attentat exécrable,
Au milieu de nos fossés,
Vos camarades blessés.

Vous auriez, etc.

A propos, de vos échelles
Construites avec bien de l'art,
Pour violer nos demoiselles
Vous montiez sur nos remparts;
Mais vous y vîntes trop tard.

Vous auriez, etc.

Des petards et des tenailles,
Avec de gros marteaux,
Vous vouliez rompre, canailles,
Tous nos huis et nos porteaux;
Mais grâce au Dieu très-haut.

Vous auriez, etc.

Ce grand Dieu, plein de tendresse,
Eut pitié des Genevois,
Pour eux alla à la brèche,
Vous réduisit aux abois;
Nous célébrons ses exploits.

Vous auriez mieux fait de cuire,
Chacun dans vos pots,
Vos raves au barbot.

COMPLAINTE DU DUC DE SAVOIE

SUR SON POT AU LAIT RENVERSÉ.

Air du Tabac en poudre : *Non, je ne saurais m'y résoudre, etc.*

Écoutez la triste complainte
Que fit le grand-duc de Savoie,
Quand il vit que les Genevois
Avaient repoussé son atteinte :
Je suis, dit-il, si fort outré
Et de chagrin si pénétré
De voir mon espérance vaine,
Je crois que je deviendrai fou.
Bientôt la terre sera pleine
Des effets d'un si triste coup.

Ha ! juste ciel, qu'elle infortune !
Tout l'univers en parlera ;
Chacun de moi se moquera,
Et on la comptera pour une.
Avoir échellé dans la nuit
Les murs de Genève sans bruit,
Être deux cents dedans leur ville,
Pour subir un si triste sort ;
Enfin, être si peu habile
Que d'avoir fait naufrage au port.

En Espagne et en Angleterre
L'on récitera mon projet,
Et l'on dira pour quel sujet
J'avais entrepris cette guerre ;

La France point ne s'en taira ;
La Suisse s'en réjouira ;
L'on en rira en Italie ;
Les Bernois et les Zuricois
Deviseront de la folie
Qu'a fait' le grand-duc de Savoie.

O triste nuit ! ô nuit fatale !
Je suis déhonté pour toujours.
Ha ! mort, viens abréger mes jours !
Car je suis semblable à Tantale,
Comme lui, au bord d'un ruisseau,
Je meurs de soif à faute d'eau ;
Et comme celui de la pomme,
J'ai tendu le bras pour l'avoir,
Mais je n'ai attrapé en somme
Que la honte et le désespoir.

Je n'ai eu pour ma récompense
Que des chagrins et des travaux,
Et ce qui augmente mes maux
C'est que j'ai mis en défiance
Les Allemands et les Comtois,
Les Suisses et les Genevois.
J'ai excité la jalousie
De mes voisins, de mes amis,
Et pour comble d'ignominie
Je me suis fait des ennemis.

Pour avoir compté sans mon hôte,
J'ai payé double mon écot,
Et j'en serai toujours le sot.
Ne pouvant réparer la faute,
M'en repentir c'est un abus ;
Tout mes regrets sont superflus :
C'en est fait, la pierre est jetée,

Le coup est donné sans retour,
Mon complot de plus d'une année
A été détruit dans un jour.

Que manque-t-il à mon désastre ?
N'est-il pas entier et complet ?
La plaie que je me suis fait
Ne peut souffrir aucun emplâtre.
La mort y remédiera,
Mais l'opprobre en demeurera
A mes descendants dans la suite ;
Les Genevois reprocheront
Ma triste et désolée fuite,
Et tous les ans la chanteront.

REMONTRANCE.

Perdez donc à jamais l'envie,
Savoyards, de nous insulter ;
Mais plutôt allez consulter
Vos chefs qui ont fait la folie.
Vous apprendrez que Chaffardon,
Du bourreau n'eut aucun pardon ;
Vous verrez Sonas, plein de rage,
Qui part sans faire aucun adieu ;
Et Dattignac, perdant courage,
Qui suit en enfer Brunaulieu.

D'Albigni et De Watteville
Ont renoncé à la toison,
Et La Jeunesse, avec raison,
Ne veut plus revenir en ville ;

Mais ils sont allés au tombeau,
Dans l'espérance que Boileau
Ferait sortir de sa boutique
Quelque épitaphe en leur faveur;
Mais ils n'ont pour panégyrique
Que des satires plein's d'ardeur.

Si vous allez au réfectoire,
Alexandre n'y sera plus,
Ce serait aussi un abus
De le chercher en purgatoire;
Je crois plutôt qu'avec Picot
Et le chevalier Dandelot,
Ils sont allés chanter matine
Dans l'oratoire de Pluton,
Et rendre hommage à Proserpine
En lui présentant leur facton.

Évitez par la pénitence
Les rigueurs d'un si triste sort,
Et ne hâtez pas votre mort
En venant chercher la potence;
Car de notre aigle au pied fourchu
Vous sentiriez le bec crochu,
Et quoique les nuits soient obscures,
Ses yeux, semblables à ceux d'Argus,
Découvriraient vos impostures,
Vous rendant honteux et confus.

ACCOUREZ.

Air : *Une dévote en Dieu.*

Accourez, jeunes, vieux,
Venez, pleins d'assurance,
Pour remercier Dieu
De notre délivrance.

Tera, tera lera lera lera lera la la.

Dans un temps où la paix
Tranquillisait nos pères,
Contre eux le duc formait
Un dessein téméraire.

Tera, tera lera etc.

Thonex et Foncenex,
Furent les étincelles
Du grand feu qu'allumaient
Ces traîtres, ces rebelles.

Tera, tera lera etc.

Le duc, pour s'excuser
De cette irruption faite,
Leur avait envoyé
Le président Rochette.

Tera, tera lera etc.

Mais ce tartuffe avait
Pour commission secrète,
De voir si l'on savait

La conspiration faite.

Tera, tera lera etc.

L'an seize cent et deux,
Le douze de décembre,
Ils vinrent, ces furieux,
Croyant de nous surprendre.

Tera, tera lera etc.

Bien plus de quinze cents
Venaient contre Genève,
Dans le sang innocent
Solenniser leur glaive.

Tera, tera lera etc.

D'Albigni conduisit
Sa troupe fantassine
Jusqu'au fossé rempli
D'un nombre de fascines.

Tera, tera lera etc.

Tout proche des Trois Rois,
Trois échelles à poulies,
D'Alexandre trois fois,
Trois fois furent bénies.

Tera, tera lera etc.

Deux heures après minuit
Commença l'escalade,
Deux cents des plus hardis
Avaient fait la gambade.

Tera, tera lera etc.

Mais le ciel qui veillait
Sur sa cité chérie,

Confondit leur projet,
Par sa grâce infinie.

Tera, tera lera.

Ces marchands de biscoins,
Dattignac, Bernolière,
Visitèrent les coins
Et recoins des rivières.

Tera, tera lera etc.

Ils auguraient si mal
De ce profond silence,
Que Sonas en prit mal
Vis-à-vis des Balances.

Tera, tera lera etc.

Trop tôt le mal voulut
Pour eux, que Bernolière,
Du soldat *Lapallu*
Terminât la carrière.

Tera, tera lera etc.

La ronde revenant,
Passa, Sonas l'arrête,
L'attaqua brusquement,
Mais elle lui fit tête.

Tera, tera lera etc.

Un prudent canonnier
Du boulevard de l'Oie,
Jadis nommé *Brazier*,
Fit un heureux fourvoye.

Tera, tera lera etc.

Ayant bien ajusté

Son canon aux échelles,
Il les fit culbuter
Au fossé pêle-mêle.

Tera, tera lera etc.

A Plainpalais étaient
Ceux de la Valdizère,
Qui se réjouissaient
Entendant cette affaire.

Tera, tera lera etc.

Quelqu'un d'entr'eux croyait,
Criait : Ville gagnée !
Que du petard l'effet
Leur donnait libre entrée.

Tera, tera lera etc.

Marchant tambour battant
A la porte de la Treille,
Ils mesuraient, sautant,
Nos louis à pleines seilles.

Tera, tera lera etc.

Le petard de Picot,
Bien chargé de magie,
Fit un *E quiproquo*
Qui lui coûta la vie.

Tera, tera lera etc.

Ce fut l'adroit *Mercier*
Qui rendit ce service,
Lâchant, sans varier,
Sur son dos la coulisse.

Tera, tera lera etc.

Dame *Royaume* encor,
D'une marmite pleine,
Calotta jusqu'à mort
Un Savoyard de Chêne.

Tera, tera lera etc.

D'un passeport fameux,
L'on garde encore un reste
Que verront les curieux
Dans sa poche de veste.

Tera, tera lera etc.

Dans ce moment couraient
Vers le duc des bestiaces,
Qui partout lui juraient
Genève à la besace.

Tera, tera lera etc.

Les vertueux *Muzi*,
Monard, *Canal*, *Humbert*,
Gallatin et *Petit*,
S'y luttèrent avec zèle.

Tera, tera lera etc.

Pour lors Genève, étant
En paix avec lui-même,
Sut, Dieu les assistant,
Chasser ces anathèmes.

Tera, tera lera etc.

Poursuivis dans tous lieux,
Sans nulle miséricorde,
Firent un saut périlleux
Pour éviter la corde.

Tera, tera lera etc.

Tous les canons, conduits
Dans les lieux convenables
Jusques dans leurs réduits,
Nous rendit formidables.

Tera, tera lera etc.

L'on en vit expier,
Sur un gibet infâme,
Le sacrilège altier
De la plus noire trâme.

Tera, tera lera etc.

Le savant Brunaulieu
Reçut pour récompense,
Du plan pris sur le lieu,
Un tour de contredanse.

Tera, tera lera etc.

Trois-vingt-sept bien comptés,
Le nombre de leurs têtes,
Sur le rempart plantés,
Mit le comble à la fête.

Tera, tera lera etc.

Pendant ce bruit si grand,
Théodore de Bèze
Dormait profondément
Dans son lit à son aise.

Tera, tera lera etc.

Si je n'eusse dormi,
Dit-il, tout comme un autre,
J'eusse, à coups de fusil,
Tué ces Cléopâtres.

Tera, tera lera etc.

Il prêcha avec feu,
Était vif comme la poudre,
Et demandait à Dieu
D'écarter loin sa foudre.

Tera, tera lera etc.

Que l'an soixante et six
Nous soit favorable,
Toutes les autres aussi :
Que la paix soit durable.

Tera, tera lera etc.

Qu'à nos bons magistrats
Dieu soit toujours propice,
Qu'aussi ce Dieu voudra
Maintenir la justice.

Tera, tera lera etc.

Amis, dans ce repas,
Où tout bon patriote
Ne se réjouis pas,
Moi je dis qu'il radote.

Tera, tera lera lera lera lera la la.

POT AU LAIT DU DUC DE SAVOIE.

Un jeune galant villageois
Portait au marché du lait vendre ;
Allant il comptait sur ses doigts
Quel profit il y pourrait prendre.

J'ai, disait-il, baillé comptant
Trois sels de ce lait, je m'assure ;
En retirer deux fois autant
Avant qu'il soit passé une heure.

De ces six sols, j'aurai soudain
Une geline à fraîche crête
Qui pondra des œufs pour certain,
Et à les couver sera prête.

D'icelle éclorront dix poussins
Qui, chaponnés pour la mangeaille,
Me feront plus de vingt florins,
Qu'employer veux en brebiaille.

Ces brebis feront des agneaux,
J'en vendrai promptement la laine ;
Et d'iceux, quand ils seront beaux,
Verrai soudain ma bourse pleine.

J'achèterai un beau cheval,
Car des piétons on ne tient compte ;
Me voyant sur cet animal
On pensera que je suis comte.

Je ferai mon cheval sauter,
Courir et tourner en telle sorte ;
Mais alors son pot va tomber
Et s'épanche le lait qu'il porte.

Tout dépité, tout éperdu,
Il retourne vers le village,
Ayant argent et lait perdu,
Et par ce moyen son courage.

Comme ce villageois pensait,
Ainsi fit le duc de Savoie,

Quand les Alpes il traversait
Pensant Genève mettre en proie.

Genève, disait-il, j'aurai,
Où mourra toute âme vivante,
Et force argent je tirerai
Des maisons que mettrai en vente.

J'irai ainsi qu'un tourbillon,
Jusqu'à la morate chapelle,
En vengerai le Bourguignon
Qui soutenait notre querelle.

Plusieurs amis m'épauleront,
Dans une si belle entreprise,
Car les jésuites croiront
Et diront que c'est pour l'Église.

Nous abolirons les Bernois,
Nous savons quelle est leur puissance;
Neuchâtel, chargé des Comtois,
Ne pourra faire résistance.

Zurich et Schaffouse oppressés,
Ne pourront pas secourir Bâle,
Les Grisons étant divisés,
Seront pour nous trouvés en mâle.

Après leur tournerai le front,
Contre la désirée France;
En dépit d'Henri de Bourbon,
Qui m'a fait tant de déplaisance.

Je pratiquerai ses sujets,
J'attirerai cette personne,
Qui seul empêche mes projets,
Et qui retarde ma couronne.

N'étant plus par lui empêché,
Je saisirai ce beau royaume,
Tout chef en pal sera fiché,
Qui pour moi ne prendra le heaume.

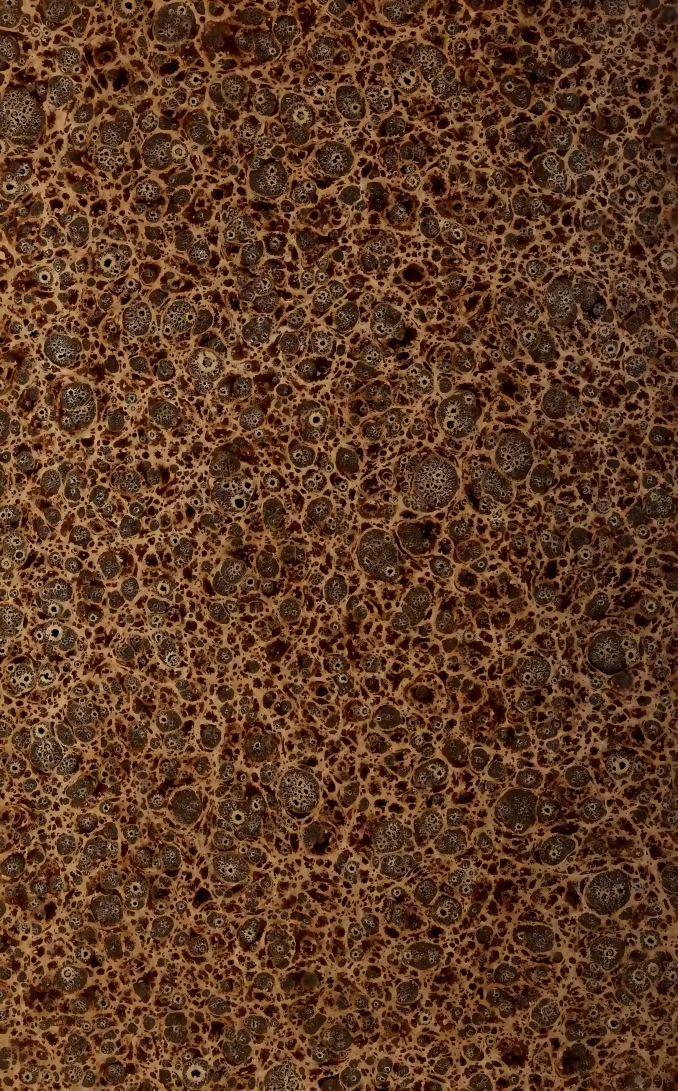
Les Allemands seront contraints,
Pour sauver l'empire de Friche,
M'élire roi des Romains,
Car je vaux mieux que nul d'Autriche.

L'Italie m'obéira,
Je mettrai le pape en campagne,
Tandis je sais que m'écherra
Le bel héritage d'Espagne.

Mon nom ira jusqu'aux Indois,
Tous reconnaîtront ma puissance,
Et des corps de ces blonds Anglois,
Comblerai le détruit de France.

Mais Genève ayant repoussé
Ses soldats, et gardé la place,
Le duc, confus et courroucé,
Hâtivement les monts repasse.

FIN.



University of
Connecticut
Libraries